

Zaïra Arsénichvili

# **Ah, le monde...**

***Chroniques kakhétiennes***

Roman

*Je loue du sage la raison qui sait s'opposer, téméraire*

Chota Roustavéli

Traduit du géorgien par Gaston Bouatchidzé

*Pardonne au défunt ces soucis et passe-lui cet embarras<sup>1</sup>*

Le soleil se lève... Enfin il fait jour. Or je me disais que le temps s'était arrêté et que le soleil n'allait plus se lever. En entendant rouler une araba, j'ai jeté un coup d'œil par ma petite fenêtre. L'araba s'étant arrêtée juste en face, près d'un buis enneigé, Gouram sauta bas du siège, tandis qu'Issa et Joseph se mirent à descendre le cercueil. Ce dernier répondait exactement au souhait dont mamie m'avait fait part :

« Surtout pas de chêne ! Même si on nous en fait cadeau, on s'en fiche. Comme si le chêne allait pourrir ! Dis donc à Joseph que la planche doit être on ne peut plus douce et fine. Le seul devoir du cadavre étant de fusionner avec le sol et de devenir terre ! Tu piges ? Tracer absolument une croix sur le couvercle... Non, non, j'ai pas peur de l'union des mécréants ! » Je fronçai le front et fis un signe de tête à mamie.

« Arrête de sourire, me reprocha-t-elle, sache que le cadavre a des devoirs à assumer. » Puis elle se pencha, retroussa à plusieurs reprises la robe, sortit d'en bas, de la poche bariolée du fond de la robe grise une bourse brodée de velours et me lança : « Dis donc à Joseph : surtout pas de fanfreluches ni de soie entortillée ; ne bander que de la toile ! »

Joseph se le tint pour dit, le seul ornement de la boîte brunâtre enveloppée de toile étant de gros flocons de neige abondamment

---

<sup>1</sup> Toutes les épigraphes sont empruntées au *Chevalier à la peau de panthère* de Chota Roustavéli

éparpillés sur le couvercle. Pour les balayer, Joseph sortit un balai de l'araba et le passa à Gouram, allumant lui même une cigarette. Gouram passa le balai sur le cercueil posé en bas et balaya le couvercle, puis donna quelques coups de balai sur les côtés et exhiba l'uniformité affligée du *palais*, comme aurait dit mamie. Même si mamie et moi, nous étions abattues et exténuées d'avoir veillé la nuit sur la défunte. Au sein du temps figé, tout en gardant l'esprit et en restant coude à coude, nous nous ranimâmes en voyant apparaître le cercueil. « Ça va, ça va. Ils ont aussi apporté le cercueil ! », scanda mamie d'un ton alerte et provocant. « Tu vois que ça ne valait pas le coup de me refuser de rester ici ». Serrée et repliée sur un petit trépied, elle tressaillit aussitôt, s'appuya sur la canne, me passa l'autre main, aux articulations exténuées, me pressa les doigts de son poing gonflé, puis se rapprocha, se détendit lentement, dressa avec craquement ses os rouillés et me conduisit vers le canapé.

En effet, je n'imaginai pas pouvoir passer ici toute la nuit, à la lumière d'une lampe crasseuse et de chandelles allumées pour la défunte..., entre des murs délabrés et couverts d'ombres étendues..., dans une cave humide, sentant le boulot, l'urine, une puanteur survolant les murs et que sais-je encore, montant de l'ancien canapé sur lequel gisait la défunte, tapie de bout en bout sous une couverture bariolée. Que me restait-il à faire avec mamie ? N'en décrochant jamais, elle n'arrêtait de me radoter : avant de la poser dans le cercueil, ne l'abandonnons pas,

évitons qu'un chat ou des rats sortent de la cheminée et se jettent sur la dépouille ; au fils d'Adam d'assumer ses devoirs, un point, c'est tout ; à notre tour, nous sommes obligées de veiller ici, nous le devons...

Mamie tapota du bout de son baton le vasistas et fit signe à Joseph qui lançait des boucles de fumée et scrutait alentour, abasourdi, comme s'il se trouvait dans une maison vide et silencieuse. Elle lui fit signe d'apporter par ici le cercueil.

« Il faudrait le mettre contre le mur pour que ce soit plus facile de l'y déposer », me dit mamie en me passant le vase à eau à poser au chevet de la défunte et me remettant une écuelle pleine de blé à placer sur la table basse.

Quant à moi, je me disais qu'il aurait été bien plus commode de placer le cercueil en bas et d'y ranger le corps de la défunte, le long du canapé. Mais après le bec à bec de la veille j'ai décidé de ne plus chicaner avec mamie, puisque de toute façon elle me forcerait à faire à la sienne. À mon tour, à peine approchée du canapé, je humai l'odeur du drap sale et de la défunte. Mon cœur battait de fatigue et d'insomnie... Donc je retroussai rapidement la couverture et empoignai le bas-côté du matelas.

« Ohé, – hocha la tête mamie – ça fait moche ! Avec le rideau qui traîne... Monte voir et commençons par le chevet ! »

J'avais envie de lui répondre : « Tu ne vois donc là plus rien de moche... » Mais finalement je laissai tomber, grimpai sur le canapé,

m'agenouillai sous la tête de la défunte, m'accrochai au rideau, je rentrai mes mains et embrassai les épaules de la gisante... Mamie s'agrippa au matelas de l'autre côté et à deux nous fîmes glisser le *chevet*...

La porte de la cave s'ouvrit : Joseph et son petit-fils Gouram, un gars de treize à quatorze ans, portaient le cercueil.

« Comment ça ! – s'écria Joseph en jetant un coup d'œil à la cave et n'y voyant personne d'autre à part nous, – c'est donc à vous que reviennent la balle et le stade ?! »

« Apportez-le ici, Joseph, s'écria mamie, posez-le là ! » Examinant le cercueil découvert, mamie secoua la tête : « C'est bien, t'as respecté la mesure ».

Je me faufilai au bord du canapé en essayant de ne pas fixer du regard Joseph. Évidemment, c'était une retombée de mes impressions d'enfance, quand Joseph avait pour moi l'air d'un personnage quasi mystique, sans doute pas seulement à cause de son métier triste et impénétrable (pour un enfant), mais aussi grâce à son extérieur étrangement laid, emmitouflé et sautant aux yeux.

Joseph s'écriait de temps en temps : « Tout le monde sait que t'as une grosse tête de chouette, Roussoudane, mais une corneille, à son tour, doit un brin s'investir ! Rien à faire. Que devient-on ? »

« Guigla serait parti en vacances... Levez-le un brin, Joseph, évitez de cogner le cadavre... Où est-il donc parti ? » – me demanda mamie en

signalant d'un geste à Joseph de poser le cercueil avec précaution.

« À Trouskavetse », répondis-je en baissant, pour l'aider, ma main du canapé... Nous transportâmes le cercueil et le posâmes à côté de la défunte.

« Drôle de paralysée ! Elle a bien choisi le temps pour se détendre ! » Joseph enleva son chapeau touchétien qui lui arrivait aux sourcils et jeta un coup d'œil à la couverture confectionnée : « Vous l'avez bien emmitouflée ?! Pourvu qu'elle ne prenne pas froid ! » « Arrête ton blabla, Joseph ! » lui lança mamie et retira la couverture du coffre. « De quoi nous occuper à présent : se trouvant devant un mur, un aveugle se dit qu'il n'a plus où aller ! Tu piges, Joseph ? » Mamie sortit du coffre un châle noir de laine filée, un très vieux manteau, une jaquette aux manches effilochées et me les tendit pour que je les étale dans le cercueil.

« Allons donc, vous comptiez sur moi ?! » – brailla Joseph.

Mamie fixa des yeux Joseph et lui dit d'un ton offensif : « Ben oui, c'est justement sur toi qu'on comptait ! »

« Roussoudane ! – lui rétorqua Joseph – Penses-tu que notre arbre frou-froute toujours ? Ne serait-il pas déjà coupé et scié ? »

« En plus, on a dû le porter dans ton atelier, mon Joseph ! De quoi as-tu peur ? Est-ce que nous autres, deux vieux et deux jeunes, nous ne pourrions pas porter à la tombe un cadavre ? » Mamie enleva la

couverture de la défunte, la plia en quatre et la posa au bout du canapé. Joseph jeta un coup d'œil à la défunte et secoua la tête comme s'il la voyait pour la première fois : « Regarde voir cette vieille au visage tellement serein ! Gouram, mon gars, tu vois ?! » Il se tourna vers Gouram collé à la cheminée. « Entends ton cher papi te décrire ces femmes qui se baladaient dans notre Télavi ! »

Hier, à mon tour, cela m'avait étonné. Sauf que le corps m'étonna plus que le visage (comme je la voyais souvent, je m'y étais habituée, même si, l'âme tourmentée, elle finit par trépasser et son visage torturé se détendit, s'apaisa et se calma ; devenu en effet beau à voir). Quand nous lui enlevâmes sa culotte et sa chemise piquées par des puces, je restai bouche bée. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'une octogénaire pouvait garder un tel corps. « Tu te souviens du propos de Plutarque, – me disait mamie en plongeant une serviette dans un gobelet plein d'eau-de-vie diluée dans de l'eau pour babichonner la défunte, – qui définit César en le comparant à d'autres commandants en chef et hommes d'état ? Comparé aux autres, dit-il, César possédait une certaine supériorité, la sienne... Qui le rendait incomparable... Pareil pour la beauté d'Eve. »

Mamie me dévisagea en se demandant si je ne faisais pas gaffe et apprécia mon zèle à nettoyer la poignée encrassée de la défunte. Puis elle chercha, comme d'habitude, le mot allant à la beauté d'Eve, sans pour

autant trouver le bon terme. De quoi s'exprimer longuement : « Une fois, à la Saint Georges, adolescentes, nous entendîmes le père Luc dire à Matsia : « La beauté vole par vaux et par champs, Matsia, une beauté lumineuse et rayonnante... » Emphatiques, les propos du père Luc étaient néanmoins authentiques. La beauté en question se voulant vraiment lumineuse et rayonnante ». Une fois de plus mamie plongea la serviette dans l'eau-de-vie diluée d'eau et continua à nettoyer les talons noircis et gercés.

À son tour, Joseph tenait plus ou moins le même propos à son petit-fils Gouram :

« Eve et Kéto, la fille de Roussoudane, sont uniques. Surtout pas des belles du quartier qui n'auraient d'autre endroit où afficher leur beauté... Même emmenées au-delà de neuf montagnes, elles seraient restées bellissimes, jamais vues sous le soleil, telles quelles. Ohé, Roussoudane, si seulement ta Kéto avait pu être du même âge... » En poussant des soupirs, mamie dévisagea Joseph qui n'arrivait plus à détacher ses yeux de la défunte. Joseph s'écria en écartant les bras : « Drôle de chose que cette sacrée beauté ! De quoi se demander : comment se fait-il qu'elle ne vola pas de ses propres ailes ? » « Comme aucune dent ne lui manquait, elle put garder impeccable son visage », observa mamie en jetant un coup d'œil au cercueil. Elle en examina la tenue, sortit de sa poche un mouchoir propre et prit des chandelles : « Eh

bien, Joseph, comme tu te souviens d'Eve quand elle était jeune, tu ne cesses de la voir du même œil ». « De l'œil de jadis et de celui d'aujourd'hui, Roussoudane, mais peu importe, – répliqua Joseph en posant sur ma grand'mère un regard sorti des abîmes. – Je n'arrive toujours pas à comprendre de quel côté j'aurais dû me mettre, en essayant de comprendre qui, en fin de compte, avait raison et qui avait tort : Maro ou Eve ? »

« Une fois assis autour de la petite table, mon cher Joseph, nous en parlerons, tandis que maintenant songeons à la laisser reposer ».

« Bien vu par madame ? »

« Bien, très bien ! – s'exclama avec impatience mamie. – Gouram, monte donc sur le canapé et mettons-la au repos ! »

« Plus tard ! – rabâcha Joseph. – S'il se trouve qu'elle aurait aimé danser le *davlouri* ? »

« Nenni, elle n'a jamais dansé ! Allons donc, Joseph, toi et moi, on s'assoie au bord du canapé pour lui prêter de l'aide. Moi, je tiendrai sa tête et toi, tu aideras Gouram ! » Joseph leva la tête vers le plafond et dressa l'oreille, comme s'il voulait vraiment entendre résonner le *davlouri*.

« Que faire, mais je n'y crois pas, – scanda Joseph en penchant la tête à droite à gauche, – je ne cible que l'aigle ne déployant pas ses ailes ! » En attendant l'inhumation, agenouillé sous la tête de la défunte,

saisie d'un vertige et mes tempes battant fort, si je ne m'étais pas posée contre le mur, je me serais sans doute allongée à côté de la disparue.

« Ohé, – s'exclama mamie irritée, – monte voir, le gars, sur le canapé ! » Du coup, Gouram s'exécuta.

Non, Maro ne dansait pas le *davlouri*, puisqu'elle n'en avait que faire. Irritée, elle écumait de rage : « Le plafond ne doit pas apprendre la mort de cette enchiénée ! Les murs de ma maison ne doivent pas la sentir ! Qu'avait-elle à mourir ici, cette sauvageotte ? C'est dans la forêt qu'elle aurait dû disparaître, dans la forêt ! À un ours et à un loup de la traîner ! Pas de meilleure grâce ! Ni de justice plus équitable ! Drôle de pastiche ! Cette chienne ingrate qui capta toute mon existence, en finissant par me chercher chicane ! Enterrez-la où vous voudrez et faites en ce que bon vous semble !! » Penchée devant le canapé, elle balançait les mains et, si nous n'étions pas là, je suis sûr qu'elle aurait tabassé la défunte. Bien fort. Elle l'aurait secouée et poussée au bord du canapé. Pas exclu qu'en prenant un baton, elle lui en aurait asséné des coups. J'avais l'impression d'entendre bouillir dans la grosse poitrine de Maro (ces mamelles qui m'avaient allaitée et qui valaient celles de dix femmes!) un mélange de révolte et de colère, se déversant du gosier en cascade de gros mots.

En entrouvrant la porte de la cave, elle aperçut une chandelle attachée au bord du canapé et, bien entendu, elle nous vit aussi, assis, en

l'attendant, près de la cheminée éteinte. Renfrogné, son visage faisait mine de découvrir un perfide complot. Confrontée à des malfaiteurs, elle se demandait comment réduire en poussière l'adversaire d'un coup de main et lui lancer des pierres de sa queue. Certes, en fin de compte Eve commit une vraie perfidie : après une controverse avec Maro, soudain elle trépassa, en essayant de ne pas expirer solitaire dans une sale cave, afin d'avoir à ses côtés quelqu'un qui lui fermerait les yeux, lui tiendrait le menton et rattacherait ses pieds. Elle essaya de ne pas emporter dans l'au-delà son dernier souhait et de confronter Maro à nous autres, assis devant la cheminée éteinte, en tant que témoins, afin de la mettre en colère et de l'enrager. Défunte, Eve resta immuable, tel un cheval rouge trépassant dans sa peau rouge !

La nuit tombait...

Le crépuscule entoura de bleu le buisson enneigé d'un buis...

Je voyais le gros dos de Maro, courbé et frôlant la couverture, je toisais les replis et le balancement de ce dos couvert de drap gris et je sentais que dans peu de temps allait se rétablir l'union entre moi et ce dos, interrompue par le temps... Je sentais comment il allait se mettre à trembler dans l'air crépusculaire enveloppant le buisson enneigé du buis, saisi par le chagrin et le désespoir.

Je me tortillai, prise d'impatience. Je voulais quitter les lieux le plus vite possible pour éviter ces engueulades... D'autant que la nuit allait

tomber... Mamie voyait mal et avait de la peine à marcher. Quand monterions-nous les crêtes glissantes, quand rentrerions-nous chez nous pour pouvoir enfin souffler... Aussi longtemps qu'il y avait des bribes de bois mort éparpillées sous le canapé et près de la cheminée, nous la rallumions, tant que nous le pouvions, près d'Eve mourante. Et dès que la cheminée s'éteignit, un froid humide s'établissait dans la cave, montant jusqu'aux os. Pour moi, ça allait encore. Mamie me fit courir à quatre pattes par ci par là en me disant de lui apporter une chandelle, de nouveaux sous-vêtements, une toile de linceul, l'attestation du décès, la commande du cercueil... Elle même restant pleinement occupée durant la journée dans la cave. Tout compte fait, malgré cet inimaginable entêtement, dans lequel elle plongeait comme dans un infini réseau, personne n'aurait pu remarquer si quelque chose la gênait. Le froid humide finit par la rendre rayonnante. Au moment où Maro arriva, j'étais en train de frotter les mains desséchées de mamie, aux artères perturbées par le boulot et le sel. En même temps, je lui tenais de façon rassurante les mains en lui faisant signe de ne pas se laisser prendre, en aucun cas, par cette femme enragée. Or mamie pouvait-elle se passer d'opposer une pierre à la grêle ?! Elle laissa d'abord Maro déverser son chagrin, comme si elle aurait aimé savoir jusqu'où elle irait et qu'allait-elle faire, puis elle promena son regard alentour, s'empara du pilon au bord de la cheminée, me serra le genou, me planqua dans le pouls son

autre main et se dressa soudain. Elle se dirigea vers le placard, plongea la main dans une petite corbeille et en sortit une poignée de noix du val...  
« Desserre tes poings, Maro !! » - maugréa-t-elle maussadement.

La voix de mamie entrecoupa le chagrin et la colère de Maro qui tourna la tête et la fixa d'une mine effarouchée. Ses gros yeux courageux sur le point de rouler en bas, mamie lui cria à nouveau : « Desserre tes poings ! »

Maro fit semblant d'étendre involontairement ses mains en répliquant : « Que me veux-tu ? Je ne tiens rien de mes mains ». Mamie lui jeta des noix sur une poignée en posant un pilon sur l'autre. Furieuse, elle ne détachait pas de Maro ses yeux excités et lui dit à voix basse (vu que mamie ne pouvait parler à haute voix), mais d'une manière pesante et claire, en posant sur chaque mot le poinçon de la fureur : « Maro, tu viens de nous casser des noix sur la tête ! Quoi qu'il en soit, tu nous les as cassées ! Aussi bien à moi qu'à mon petit-fils ! Viens donc, à ton tour, et dressons devant lui nos têtes ! »

En voyant le gros visage, le front plié et le nez vaillamment dressé de Maro, j'ai failli conseiller à mamie d'éviter d'exposer sa tête. Mais Maro sursauta. Ne pouvant, une fois de plus, le pardonner à mamie. Pendant quelques instants elle dévisagea mamie, les mains levées et ébahie, avant de comprendre ce qu'elle aurait dû faire : elle jeta les noix devant la cheminée, cognant du pilon le bas de la cheminée, plia les

mains sur sa poitrine et courut en avalanche vers mamie. Sans bouger ni froncer le sourcil, elle ne détacha pas de Maro son regard furieux. Un regard qui aurait pu briser une pierre. Je sautai debout et, devant Maro, je me suis mise aux côtés de mamie.

« Pour qui me prenez-vous, tante Roussoudane ? Dites moi donc qui je suis ! », nous lança Maro en tombant en neige sur nos têtes.

« Tu voudrais donc savoir comment je te vois ? », répliqua mamie en dévisageant Maro d'un regard de diabolin sorti d'un conte. Pendant un moment toutes deux se dévisagèrent. Maro se demandait quoi dire et comment mettre à plat cette vieille dépravée et intolérable. Elle finit par trouver une issue. Avec plaisir elle se mit à hennir, sortit de sa poche des enveloppes ouvertes et les déploya sous le nez de mamie : « Qui suis-je ? Qui suis-je ? Une mère ayant assumé son devoir ! Voilà qui je suis ! Une mère ayant assumé son devoir ! J'ai élevé deux enfants pour notre patrie !! Voilà ! Voilà !! ». De toute la force, Maro balançait les enveloppes : « Une personne m'écrit de l'Ukraine de l'Ouest, une autre – de l'Allemagne !! C'est comme ça ! Je suis telle ! Et vous donc ? Qui êtes-vous ? »

Que l'on verse de l'eau bouillante sur de l'ortie et que son duvet froid bouillonne soudain ? Ce fut précisément ce qui arriva à mamie. Elle essayait, sans succès, de doter son visage d'une expression moqueuse. Son menton tremblait et son visage s'étirait plaintivement, abattu. Il me

semblait n'avoir jamais vu rien de pareil. Maro toucha la cible. Elle reprocha à mamie d'être restée sans petits-enfants, de n'avoir parsemé de terre aucune de leurs tombes, voire d'ignorer les lieux de leurs sépultures. De surcroît : comme il n'y avait plus que moi, qui pouvais-je être et quel nom pouvais-je porter ? La tête pleine de futiles interrogations, Maro, ayant accompli son devoir, n'aurait même pas confié deux oies à une personne aussi volatile. Cependant mamie se maîtrisa rapidement. Tellement rapidement qu'il me sembla avoir rêvé de ce *dérapage*. Elle me stopa d'un geste de la main, me signalant qu'elle n'avait que faire de défenseurs. Mamie était prête à laisser faire qui que ce soit, voire un de ses petits enfants. Pour qu'il puisse lui compatir et partager sa douleur causée par une parole lancée à tout hasard. Son visage étala, en l'occurrence, une expression hautaine, en se disant que rien sur terre ne saurait lui faire perdre l'essentiel. Alors, sans même regarder Maro, elle lui dit :

– Descends prendre la clef et ouvre le hangar à bois ! Il va geler cette nuit et nous aurons du mal à nous passer de feu... En plus, j'aurai deux mots à te dire...

En entendant que nous aurions du mal à nous passer de feu, je changeai aussitôt d'humeur et réussis à peine à ne pas m'attaquer à mamie en la présence de Maro pour lui dire :

– T'es implacable et impitoyable ! Ça ne t'a pas suffi de me harceler

durant la journée et maintenant tu voudrais me plonger dans un pétrin sans la moindre raison, pour toute la nuit ?

L'ayant entendu, Maro ricana en pleurnichant, remit les enveloppes dans sa poche et, de ses mains ornées de bagues, elle parsema de malédictions et de railleries la défunte. Après quoi, sur un autre ton, ouvertement, avec des intonations familiales, elle dit à mamie :

– À qui vouliez-vous compatir ainsi, vous qui êtes tout de même de notre temps ?! Vous évitez de partager votre deuil, vous craignez de voir venir les gens versant à flot des larmes et qu'à votre tour vous devriez accompagner ? Regardez-vous donc dans la glace, tante Roussoudane, pour voir quelle couleur vous faites ! La reine corbeille que vous avez honorée, n'a-t-elle pas abattu son unique compagnon de combat pour l'expédier dans l'au-delà ? Donc je ne vous conseille pas d'emprunter le même chemin !

Mamie me posa la main sur la main en avançant son menton. Ce qui voulait dire que je devais la faire asseoir sur une chaise. Sans qu'elle jette un regard à Maro ni lui fasse entendre le moindre son de sa voix. Elle avait des mains en grêlons et la façon dont elle posait ses pas montrait que ses jambes s'étaient figées de froid. Cependant Maro avait emprunté une voie menant à la concorde. Elle ne prêta même pas attention au mutisme de mamie et se mit à nous inviter d'un ton encore

plus cordial :

– Je ne regrette pas du tout le bois, vous pouvez en brûler autant que vous voudrez. Mais rien ne vous y oblige. Vous auriez pu monter en haut, où nous souperions ensemble et où je vous offrirais du thé parfumé ; on y aurait échangé deux ou trois mots et vous vous seriez bien détendues. Nous ne sommes quand même pas des étrangers les uns pour les autres, ajouta-t-il en précisant : ce n'est pas bon de se tenir loin d'un proche. Vous n'êtes pas sans le savoir : on ne sépare pas le nez de la bouche...

Bref, après nous avoir autorisées à nous quereller, elle était en train de nous proposer de nous réconcilier. De sorte que Karlo et Goulo apparurent sous mes yeux... De façon tellement vivante et évidente... Je les voyais comme des enfants jouant au ballon et roulant en traîneaux... Si je les avais rencontrés, il se peut que je n'en aie reconnu aucun, puisque depuis mon enfance je n'avais revu personne. Je ne doutais pas que Maro avait envie de nous plaire, avec sa famille et ses enfants. Donc elle allait se lever et s'offrir une belle soirée : sur son propre espace, au sein de sa famille cajolée, en laissant bouillir le samovar et en nous offrant du thé parfumé. Elle m'aurait aussi raconté en détail l'histoire de Karlo et de Goulo, sans oublier de me faire regretter mon indifférence à l'égard de mes *amis d'enfance*. Par ailleurs, elle arrivait à mieux se justifier devant mamie, compte tenu de sa belle-mère. Et même si elle

n'arriverait pas à nous persuader, au diable ! On aurait toujours pu se balader et elle n'aurait pas manqué de se donner de la joie au cœur en nous étalant l'exemplarité de sa famille.

Si la cave imbuée de froid humide, où reposait la défunte, nous réservait de la chaleur, de la propreté et de la lumière, même sans lettres d'enfance, des choses plus insignifiantes auraient pu intéresser n'importe qui. Cependant mon insupportable et accablante mamie hochait obstinément la tête et tranchait vertement : « Si je suis là c'est bien pour être là ! Pour ce qui est du souper, ça fait bien une quarantaine d'années que je n'ai pas soupé. En habituant ma petite-fille à faire de même ». Comme si après un dîner abondant, elle renonçait au souper.

Oh, ce qu'elle me dégoutait ! J'appréhendais la rencontre en me disant : pourvu que Maro ne me voit pas ! Je serrai ma langue pour ne pas laisser échapper la moindre parole que Maro me piquerait. Pourvu qu'elle ne la cogne et ne la réduise en poussière. Plus rien ne m'attirait : ni la chaleur, ni la lumière. Ma seule envie étant de me bagarrer avec mamie.

– Vous êtes têtue, tante Roussoudane, têtue...

Ce disant, Maro étendit la main pour la passer sur le flanc de mamie, en signe de réconciliation et de protection, en précisant qu'elle devait lui donner du bois. Or mamie repoussa arrogamment sa main et lui répondit d'un ton sec :

– Ben oui, je suis têtue sans regret !

Perdant patience, je la dévisageai. Elle faisait figure d'une vieille têtue en argile mal cuit, brisée et repliée sur la chaise. Comme si elle n'avait que faire de ce qui se passait alentour, elle restait assise, en fixant des yeux excités et ravagés le cierge scintillant posé au bord du canapé.

Maro hocha la tête et me regarda, en se disant qu'il fallait tout pardonner à une personne de cet âge. Je rassemblai mes forces et, les dents serrées, je dévisageai Maro en silence.

En haussant les épaules, Maro martela : « Occupez-vous de vous mêmes ». Le sous-entendu coulant de source : au fou de faire ce que bon lui semble. Et d'ajouter : « En tout cas, ne fermez pas les yeux dans ces ténèbres ». Après quoi elle détacha le verre crasseux de la lampe posée au-dessus de la cheminée, alluma l'ampoule, remit en place le verre et, contente de sa performance, se dirigea vers la porte. Avec impatience, je la suivis du regard. Pourvu qu'elle puisse s'éloigner rapidement et quitter les lieux. Alors, avant qu'elle revienne, je pourrais échanger de convenables propos avec mamie. Ce que je fis, en lui disant : « Un ver accablant te ronge la bouche. L'ambition t'aveugle et tu te prends pour une costarde. Comprends et réalise que t'as quatre-vingt sept ans pour faire un peu bouger ton égoïsme ! »

Je me tenais au-dessus d'elle et, précipitée et aiguisée, je me disais : pourvu que Maro ne réapparaisse. Je lui disais et redisais sans cesse la

même chose. J'ai fini par lui dire : « T'as sans doute oublié qu'il t'arrive parfois de sentir ton cœur fatigué. Sache donc que si en pleine nuit ton cœur te dérange, je n'aurai rien à faire. À grand-mère Eve de se lever du canapé et de te remettre en bon état ! »

Elle restait figée assise, sans le moindre mouvement, mais ne ressemblant plus à une têtue d'argile. Si quelqu'un ne la connaissait pas et ne l'imaginait pas en morceau de pierre qu'elle incarnait, il aurait pu plaindre cette vieille abrutie blottie sur sa chaise, saisie de douleurs, avec un visage d'acier balaféré. Affectée par cette situation incongrue, j'ai failli lui crier : « Arrête de te cajoler ! » Elle leva la tête et me toisa, voulant me dire quelque chose mais ayant perdu la voix. Avalant la salive comme si quelque chose lui pesait au cœur. Enfin elle se maîtrisa et, toujours essoufflée et la voix bloquée, finit par émettre ce qu'elle avait à me dire :

– Comme si rien ne soit possible avec toi... Ça me tue le cœur. Sans que je cesse d'espérer te délivrer de la souffrance et de la haine... Pour que tu finisses par te dire que l'amour est un plaisir...

La bouche fermée, elle avala une fois de plus la salive, le cœur gros... Puis elle agita les mains. Figés et immobilisés, les doigts ne lui obéissant pas, elle avait du mal à les bouger... Elle finit par toucher le bas du manteau, l'écarta et sortit une chandelle de la poche du sous-vêtement. « Seul l'accomplissement du devoir fait un homme du fils d'Adam, rien d'autre. » Répétée mille fois, elle me redit la sentence pour la mille et

unième fois et me passa la chandelle pour que je l'allume et la pose près de la tête de la défunte.

Je saisis le cadavre par les épaules, Gouram le prit par les jambes, nous le soulevâmes et le déposâmes dans le cercueil. Mamie l'enveloppa du matelas sale que Joseph avait placé près de la couverture au bout du canapé. Enfin nous tirâmes le cercueil et le déposâmes au milieu du canapé. Mamie écarta les mains pliées sur la poitrine de la défunte et lui accorda un mouchoir propre et une chandelle. Elle lui redressa le vêtement près des pieds, examina les boutons. Il ne nous restait qu'à fermer un seul bouton. Ce qu'elle fit, puis sortit de sa poche le peigne et le posa près du chevet. Enfin elle s'empara du linceul plié et se mit à le ranger... Desserrant scrupuleusement les plis et pliant les bords...

Debout, nous la regardions faire. À peine lui couvrit-elle du linceul les mains serrées sur la poitrine que Joseph larmoya à voix haute, comme s'il venait de se souvenir de quelque chose. Les mains posées sur les hanches, il fixa du regard grand-mère : « Roussoudane, que nous arrive-t-il, avec ce peigne et cette chandelle !! » Soudain mamie dévisagea Joseph, secoua la tête et posa la main sur la bouche. En aucun cas elle ne voulait, au moment des derniers services rendus à la défunte, que Joseph dise ce qu'il avait l'intention de dire.

« Voyons voir, scanda Joseph encore plus fort, ce qui compte, c'est qu'on ne lui mette rien dans le cercueil ?! Que rien ne l'accompagne !!

Autrement dit, que l'on fasse la sourde oreille ! Heureusement qu'enfin je le pige !! »

« Arrête, Joseph ! – s'écria mamie en battant de la main. – Qu'est-ce que la sourde oreille fait là ? Elle s'en passera ! »

« Même en y réfléchissant, je n'aurais pu imaginer commettre un tel péché, Roussoudane ! À quoi bon assumer à ton tour le péché d'Eve !! » Ce disant, Joseph affichait toutes ses particularités : un regard étrangement assombri, la mâchoire tordue d'un côté et de l'autre – le nez courbe ; le tout s'assombrissant de surcroît à cause de l'étonnement et de la révolte se tortillant à droite à gauche. Mamie médita un instant, hésitant et se demandant si, en effet, elle n'était pas en train de commettre un péché. Néanmoins, elle hochait obstinément la tête : « Je suis prête à assumer ce péché ! Et maintenant, Joseph, tant qu'à faire, apportez le couvercle que nous allons fixer tout à l'heure ! » De quoi mettre un terme à cet entretien. Hélas, Joseph ayant découvert un trésor, il aurait du mal à s'en passer : « Tu te dis que Maka se fâchera ? À moins qu'elles se réconcilient, ne pouvant se passer l'une de l'autre ? Donc à s'y mettre !! »

Mamie s'affola à la sienne : « Nenni, je n'en ai que faire ! Du tout ! Assez jouer sur cette terre !! »

« D'habitude le cadavre ne saurait renoncer à sa touffe ! » Joseph leva en l'air ses mains noircies : « À peine rendu dans l'au-delà, de par

ma foi, on joue son jeu ! Donc tu t'y mets !! » « Avant d'entamer une partie de cartes, – dit mamie en saisissant le bouquet d'immortelles se hissant sur la cheminée dans un vase sans eau, – sa vie durant elle menait paître des moutons, en tant que bergère ! Elle a pas mal joué et tu vois jusqu'où cela la conduisit ! » Mamie détacha une par une les fleurs du bouquet.

« D'accord, j'sais bien, mais parle-t-on encore de moutons ?! À quatre-vingt ans, pouvait-elle toujours mener paître son troupeau ?! » Une fois de plus Joseph étendit ses bras, comme si mamie Eve prenait en main son bâton pour mener le troupeau. « Que reste-il à faire à Maka, cette pauvre désormais solitaire ?! »

« Ohé Joseph, ohé Joseph, – martela en déployant sa gorge mamie, – si seulement Dieu m'en voulait et que je renonçais à te demander de l'aide... » Mamie éparpilla les fleurs sèches sur le linceul, en en déposant quelques unes au chevet d'Eve. Sur le coup, voyant que Joseph voulait lancer quelque chose concernant le jeu de cartes, je perdis patience et lui dis :

« Calmez-vous, tonton Joseph, hier j'ai vu de mes propres yeux Isolde acheter des cartes dans un magasin universel en disant aux jeunes vendeuses : il m'en faut pour grand-mère qui les prendra avec elle. »

En effet, je me précipitai vers le rayon de tissus pour y acheter une toile de linceul quand j'aperçus la tête figée d'Isolde devant le rayon de

mercerie. Ayant eu peur qu'elle me remarque et verse des larmes, je pressai mes pas, je m'abritai derrière un pilier, tout en l'observant d'un œil. Isolde tenait en main quelques paquets de cartes en se demandant lequel choisir. « Si seulement vous me l'aviez dit clair et net, moi qui me tracassais en me demandant comment sauver Eve et Maka dans l'autre monde ! » – s'écria Joseph d'un ton comblé en faisant signe de la main à Gouram : allons donc apporter le couvercle du cercueil.

L'amitié d'Eve et de Maka et leur attachement au jeu de cartes étaient bien connus. Comment pouvait-il être autrement si la moitié de Télavi se rendait chez Maro et qu'à son tour elle adorait soulager son cœur en ne déversant, devant des proches et des étrangers, que des jurons sur Eve. Elle était connue aussi bien au quartier supérieur du grand Téli, où habitait Maka, qu'au quartier inférieur. De même qu'au Matsantsara, où habitait Eve et, sans doute dans tout notre petit bourg. Bien entendu, cela ne concernait pas uniquement Maro. Eve et Maka n'ont fait, leur vie durant, que jouer. En fin de compte, leur jeu aidant, un pot à eau se brisa sur une route et toutes deux elles en assumèrent les frais. Se délassant chacune sur son canapé : Eve dans son sous-sol et Maka – dans le salon à demi brûlé de sa maison. Mamie et moi, nous compatissions à Eve, et Isolde – à sa grand-mère Maka. Telle était cette histoire, le hasard et le sort les ayant jadis fait se rencontrer. Quant aux

liens qui se sont liés, ce fut sans doute la solitude qui en décida. La solitude et le fait de se retrouver sans abri... Même si Eve avait un fils et de petits-enfants, grâce au mépris que répandait sa belle-fille Maro, depuis belle lurette elle vivait dans le vide. Aussi bien au quartier d'en haut qu'à celui d'en bas on ne faisait que blâmer Eve. Au diable Maka, puisqu'elle n'est qu'une vieille fille, ne portant qu'une seule tête sèche, sans aucun devoir à l'égard des autres, tandis qu'à Eve on ne saurait pardonner une attitude semblable. Durant toute son existence, elle n'a fait que festoyer, se balader de forêt en forêt, par ci par là et jouer aux cartes. Ainsi elle fit perdre tout sens de responsabilité aussi bien à son fils qu'à sa belle-fille Maro.

En effet, qu'arriva-t-il un beau jour à Maro ?! Sa tante étant décédée à Kvémó Khodachéni, elle se rendait à ses funérailles. Dans le train elle rencontra des femmes qu'elle connaissait et qui allaient à Tbilissi. Elle se mit à vider ses pépins concernant sa belle-mère. Et alors ?! Elle finit par louper aussi bien Kvémó Khodachéni que trois autres arrêts. Les gens rentraient des funérailles au moment où Maro, vêtue d'une robe d'obsèques et fatiguée au point de pousser un dernier souffle, apparut dans le portail du cimetière où elle était venue en courant. D'une main elle déplissait le châle qui avait glissé de sa tête, serrant de l'autre un petit bouquet de roses fanées et flétries. En voyant la personne endeuillée qui venait de se retourner, elle s'écria : « Ah

tante ! ». Puis elle se lança en fronde vers la sépulture, se pencha dessus en éparpillant dans tous les sens les fleurs et les couronnes.

Les clients de Maro disaient : quelle belle-fille ne se ferait-elle brouiller les cartes par une semblable belle-mère ?! Au moins si elle le méritait ! En trouvant une pierre bariolée, une bosseuse entretenant sa famille ne manque pas de la porter en courant à la maison. Appréciant sa main habile, toutes les femmes lui confient la coiffe, la laissent enlever les poils et la font coudre des accoutrements de six mois. Ce n'est pas pour rien qu'elle se dit la servitrice de la beauté. Eh oui, elle est bel et bien une servitrice de la beauté, mieux, celle de l'art. Ne se contentant guère uniquement d'un salon de coiffure, elle bosse aussi au théâtre en tant que maquilleur-coiffeur. De façon impeccable.

Tout ceci est vrai : elle a en effet cumulé le travail au théâtre et au salon de coiffure. À la maison et au boulot elle tournait comme un rouet. Plus d'une fois, en allant à l'école ou en rentrant chez moi, il m'est arrivé de ralentir le pas devant le salon de coiffure pour observer comment elle tournait autour de ses clients, comment elle tenait d'une main ferme les ciseaux et le peigne... Se plaignait-elle de cela en versant des larmes ? En se disant : moi je bosse et ma belle-mère se distrait : soit elle sillonne la forêt, soit elle joue avec Maka.

Cependant mamie ne blâmait jamais ni Eve, ni Maka. Non pas à cause de fierté ni parce que pendant une période d'épreuves Eve nous

abrita, nous protégea entre ses murs et nous offrit de l'aide, mais compte tenu de ce que l'âme sensée et infatigable de mamie la dirigeait vers la compréhension des événements et que, chemin faisant, elle voulait trouver la source d'où coulait l'eau. Sinon qui aurait pu connaître mieux que mamie, mieux que nous autres l'histoire des parties gagnées et perdues jouées entre Eve et Maka ? Soit Eve était dans la forêt, soit chez Maka, toutes deux assises sur le canapé et jouant aux cartes. Personne ne les chambardait. En plus, Maka souffrait de douleurs aux flancs, tandis qu'Eve, de nature impulsive, courait encore en coups de vents en haut, en bas. Pendant la partie de jeu, elle restait légèrement, élégamment assise sur le canapé, les jambes croisées, le torse dressé, les épaules dépliées, un brin repliée, comme si elle s'était mise sur une *moutaka* posée vers le haut. Tandis que la pauvre Maka amassait toutes ses *moutakas* et ses coussins au coin du canapé, s'y endossant, étendant sur le canapé ses jambes tordues et étriquées. Pendant qu'elle jouait, Eve n'aimait pas parler, ne bougeant ni du menton à configuration impeccable, ni des lèvres joliment posées sur les dents brillant en perles. Elle jouait bouche bée. Tandis qu'en jouant Maka gardait toujours une exaltation, un ravissement soit de pucelle, soit de vieille fille, ne pouvant se passer de pousser des cris, des malédictions, accompagnés de railleries et de pleurnichements.

À cœur franc, elle s'écriait : « Chère pluie, chères gouttes d'eau ! »

« Tout coule en pluie et en eau !! Qui pourrait s'opposer à ce diabolin, qui donc ?! » Parfois, en tirant les cartes, elle les couvrait de sa main : « Bobonne, t'arrêtes pas de tirer ! T'aurais perdu tout honneur !! » Eve la dévisageait sans mot dire... En posant un bon dix et un bon deux, elle accompagnait ponctuellement leur message de : « T'as jeté un dix ? Et un deux ?! Ohé, que tes mains te quittent, toi qui t'es fait couper le nerf de ton front !! » Peut-on compter tout ce qu'elle disait ou criait de temps en temps ? La prothèse posée en cours d'eau pour étendre et détendre ses mâchoires lançait des grincements et, tout au long de ce cours, les vieilles lèvres en forme de courbe, bleuâtres, maigres s'ouvraient d'instant en instant.

Elles jouaient à présent la *fin* de la partie et se penchaient dessus. Depuis que les femmes du quartier – Daroukhana, Pélo et Sona – quittèrent le jeu pour emprunter la voie vers le pays lointain, à leur tour Eve et Maka laissèrent tomber, malgré elles, la préférence et la dame de pique, renoncèrent au neuf et, comme elles le disaient, cavalèrent non plus en coursier mais au dos d'un âne. Désormais elles poursuivaient la *fin*, mais de telle façon que si les canons avaient tiré, il se peut qu'elles n'aient pas entendu ces coups de feu. Comme ce fut le cas, au moment où la pauvre Maka vit brûler la moitié de sa maison. Une étincelle serait tombée de la chandelle allumée devant l'icône de Saint Georges et aurait causé l'incendie. Comme d'habitude, Eve et Maka jouaient dans le salon

et n'entendirent rien jusqu'à ce que le feu ait embrasé les lieux, de sorte que les pompiers ne purent toucher aux deux quatuors. Le plancher brûla et s'effondra, le plafond baissa et se détruisit. Des boucles et des osselets noirs se dressaient ici ou là dans l'espace béant.

Que de dégâts avait causé cet incendie : la chambre du prêtre Luc, les livres saints et l'Évangile copiés à la main par mamie et la grand-mère de Maka, reliés d'une admirable couverture de cuir et à trois endroits bouclés de petits verroux d'argent. Monsieur Sandro, le directeur de notre musée, étant au point de se tabasser la tête, Maka fit la sourde oreille à ma demande répétée à plusieurs reprises, et en voici la conséquence...

.....

Grand'mère détacha la tête du linceul et m'examina. Voilà comment nous nous sommes réparties le linceul : moi j'allais du milieu vers un bout, tandis que mamie allait de l'autre bout vers le milieu. Enfin nous rattachions les deux bouts... À un moment donné, je me suis dit qu'elle devait enfiler le fil et que c'est pour ça qu'elle s'était arrêtée. Du tout : elle n'avait pas de fil à enfiler. Elle me regardait de façon drôle,

pour un instant elle ferma même les yeux et afficha un petit sourire. C'était pour elle même qu'elle souriait, comme si elle souriait à sa propre pensée, non sans doute ni suspicion. Lorsque je baissai la tête et continuai à coudre, elle me confia enfin son *propos essentiel* : « C'est peut être une grande naïveté de ma part... Mais qui donc est à l'abri de la naïveté et de l'exagération quand il est question de ses propres chair et sang ?! Et comme il ne me reste plus que deux vendredis, je tiens à te confier ce que j'ai d'essentiel à dire, que tu peux, si tu le veux, considérer comme mon testament ». D'habitude mamie parlait plus tranquillement, d'un ton qui avait quelque chose d'important à te confier. Et comme ce n'était pas quelqu'un, de la part de qui on ne peut s'attendre à rien, soudain je fus troublée, mon cœur étant surtout touché par les *deux vendredis* et par le *testament*. Mon agacement s'éteint aussitôt, comme une bulle gonflée se fait éclater par une étincelle. Cependant, sans le montrer, je la regardai implacablement, avec irritation je plongeai son aiguille dans le linceul, puis, comme si je le faisais sans emportement, je lui demandai en plaisantant : « C'est quoi, le principal que tu as à me dire ? Chère mamie, les contes, c'est bien... Très bien... J'adore aussi bien les allégories que les propos symboliques... Ainsi que les romans d'histoire... Mais..., mais... » Mamie se tut, ferma les yeux et me sourit... Si l'on peut appeler sourire le mouvement de joues ternies et ravagées et la légère ouverture d'une bouche complètement

ridée... Et, bien entendu, personne d'autre que moi n'aurait senti le dard dissimulé dans les paroles et le sourire de mamie, visant mes contes et ma confiance relevant du domaine du rêve, sous-entendant l'écriture du roman consacré à Theïmouraz premier. Mamie n'offrant aucun moyen d'apaiser le cœur, du coup, à mon tour je ripostai : « Mais c'est quoi, dis moi donc c'est quoi, pendant que je garde encore ma tête !! » « C'est très bien que tu sois là, selon moi, tu devrais même m'en être reconnaissante. Ne dit-on pas : que l'éveillé soit récompensé et le sommeillant – dépossédé... » « Ho là là, de tout mon être je me sens de plus en plus remplie et comblée... » « Moi aussi je comprends que la narration relève de l'intime et qu'on n'a pas à s'y mêler sans cesse, mais espérant que je vais dans le bon sens, pour une fois j'aimerais te dire, te dire et te signaler que si tu as vraiment l'intention de te livrer à l'écriture, t'as pas le droit d'écarter le thème principal, défini comme tel par notre propre existence, de passer à côté, passer à côté du malheur et de l'incendie, embrasé par une étincelle, comme on le disait sous forme d'une métaphore, qui saccagea tout le pays, balaya toute valeur, réduisit en poussière la conscience, tenailla notre existence et nous plongea dans le désespoir et, ce qui compte surtout, anéantit des millions d'hommes... Voilà ce qui me fait mal à l'âme, tant d'existences exterminées... Puis tu viendras me crier dans ma tombe que tu as réussi, en brûlant et en balayant les choses, en passant par la souffrance et les tortures, à placer le vrai mot, sorti de

l'abîme de notre âme ». Cependant je n'ai pas pu m'abstenir de plaisanter en lui disant : « Comment penses-tu, devrais-je t'adresser ma parole dans ta tombe ou la lever au ciel ? » Ceci dit, si je fus affectée, c'est parce que jamais jusqu'alors je ne m'étais dit que l'existence de mamie touchait à sa fin, que le vent lui soufflerait dans le dos, la ferait trembler comme une feuille sèche et rouillée, l'arracherait à la terre, la ferait voler haut dans l'air et que je fixerais du regard le bas flottant du manteau de velours noir, la pointe usée des bottines vétustes et des semelles éculées... Puis elle monterait aux nues et disparaîtrait pour de bon. Et je ne la reverrais plus jamais, ni près de la fenêtre de notre salle à manger, assise dans un fauteuil à dos élevé, en train de lire ses livres bien aimés et inséparables... Ni occupée à la cuisine, faisant frire pour moi un poussin à sarriette en agitant ses mains et faisant crisser l'écuelle et la vaisselle... Ni dans notre jardin où elle faisait voler du figuier sur terre des poules, puis les poussait avec ténacité vers le poulailler, afin qu'elles reconnaissent leur nid et leur perche et évitent d'encrasser le figuier... Je ne la reverrais pas plus dans sa *cellule*, les mains levées devant le crucifix, le visage éclairé par la flamme vibrante de la chandelle et je n'aurais plus jamais l'occasion d'entendre la prière de mamie, la voix sincère de la dévote qui m'accompagnait dès ma naissance jusqu'à présent et sans laquelle je ne pouvais m'imaginer mon existence, d'une manière générale et d'autant plus maintenant, dans cette cave humide sillonnée

d'ombres, lasse d'entendre les paroles indécentes de Maro et livrée au vertige, tout ceci me paraissait inimaginable et impossible.

Qui donc ne priait-elle, à qui n'adressait-elle pas ses suppliques, coulant de la divine bouche miséricordieuse, que ne confiait-elle pas au maître des âmes et au gérant des essences. Surtout elle demandait de la clémence à l'égard des *condamnés sans raison et des piétinés sans justice* : *Seigneur, je t'allume un cierge*, le priait-elle de tout cœur pour les *persécutés sans justice et les humiliés sans procès*... Mais sans doute elle suppliait avec le plus d'ardeur, elle priait le plus souvent pour l'âme d'un vilain gamin de son propre village qu'elle n'avait plus revu depuis son enfance et dont elle ignorait tout, dont elle avait visiblement oublié même le prénom, qu'elle n'évoquait même pas et qui appartenait à ceux qui *marchent à sens inverse*, sous-entendu les bolcheviks. C'est d'ailleurs ainsi qu'elle l'évoquait dans ses prières : *Seigneur aie pitié du petit et méchant gamin*. Grand'mère n'arrivait pas à comprendre pourquoi est-ce qu'un tel mal devait s'implanter dans le cœur d'un gamin, pour quelle raison était-il si implacable. Il paraît que le père du gamin était un aide-médecin du village, appelé *aide-médecin Colas*, un vrai charitable du village. Tandis que le gamin aux yeux gris, rougeâtre, à tête plate, au nez brisé et aux oreilles tombantes ne faisait pendant toute la journée que donner soit des coups de pied, soit des coups de poing. Il ne cessait en permanence de torturer quelqu'un, que ce soit un

enfant, un animal ou un volatile. De belles roses n'avaient pas le temps de s'épanouir à l'infirmerie qu'il les abattait à coups de bâton... Et qui sait ce qu'il faisait encore, ce vrai ennemi de la vie et de la beauté. Grand'mère l'appelait le *douillet déçu et malheureux* et suppliait le Dieu miséricordieux : *Daigne accorder à l'âme privée de joie du méchant garçon errant dans les ténèbres des rayons de bonté, balaye les ténèbres et transforme les en lumière.*

La *cellule* de grand'mère (c'est ainsi qu'elle désignait sa petite chambre) côtoyait la mienne et grand'mère, qui protégeait aussi bien ma sérénité que mon sommeil, laissait toujours ouverte la porte du milieu. D'habitude elle se couchait tard et, avant de se mettre au lit, elle passait absolument me voir, d'autant plus après le décès de ma mère. Elle me regardait, arrangeait ma couverture puis se dirigeait vers sa cellule et, restée seule, comme un combattant impliqué en fait de son armement, elle enlevait la cuirasse de l'obstination et de l'intolérance et se présentait tête basse et porteuse d'espoir *devant notre Seigneur*. Parfois la sincérité de la clameur lui offrait une béatitude si poignante que la prière de grand'mère adoptait son propre rythme.

Voilà que je me souviens de mon enfance... Et de ces queues sans fin : pour avoir du pain, du pétrole, du sel, du savon, du sucre... Avec du tapage, des becs à becs, des disputes, des querelles, des files débordantes de gros mots... Des bras nus et figés, des caoutchoucs aux semelles usées,

des pantalons déchirés et rafistolés, des queues aux châles étirées et délabrées, nouées de grosses cordes et, ce qui compte surtout, des files affamées et assoiffées... Mamie et moi dans de telles queues, serrées l'une à l'autre, face à face. Pendant la guerre maman travaillait à trois endroits, ne pouvait rentrer que tard dans la soirée, si notre servante allait faire la queue, disons de pain, mamie et moi même empruntions la queue de pétrole... Je plongeais mes mains dans les poches du manteau de velours de mamie. Ce manteau de velours noir, immortel et sans une ride de vieillesse, ce manteau éternel, avec une doublure de brocart bien repacée, de brillantes courroies de boutons et de boutonnières, mon grand-père l'avait fait venir de Pétersbourg avant la première guerre mondiale pour l'offrir à mamie en cadeau de Noël. Depuis, elle le porta jusqu'à la fin des jours... Voire même après son trépas... Mamie décéda la même année qu'Eve, à l'automne, en une calme et câline journée et moi, ne pouvant même pas m'imaginer mamie sans ce manteau, je le lui ai mis au-dessus de la robe et ce fut ainsi qu'elle quitta ce monde... Au moment où nous faisons la queue, mamie m'embrassait les épaules pour me réchauffer et, dans la mesure du possible, me protéger des bagarres. En même temps, elle me regardait si attentivement dans les yeux que je devinais déjà : à elle de mettre en place son principe essentiel d'*entraînement*. « Dis-moi, ma fille, peux-tu deviner à quel aphorisme je suis en train de penser ?! Essaie donc de deviner. » La voix de mamie

m'y conviait et, sans faire clignoter les pupilles, elle me regardait dans les yeux avec un acharnement obstiné. Avant de *deviner*, j'aurais quand même aimé m'opposer à elle. Pas envie de me rendre à mamie d'un seul coup. « Sais-tu mamie que le vendeur de pétrole Sika aurait dit qu'aujourd'hui il pourrait en distribuer à chacun cinq litres. Autrement dit, à nous deux nous prendrions dix litres de pétrole et cela nous éviterait, pendant longtemps, de faire la queue au pétrole. » Mamie dresse le sourcil et m'observe avec encore plus d'opiniâtreté : « Certes, mais sache bien que c'est en affrontant la chair que l'âme se renforce. Donc, ma chérie, je ne voudrais pas rattacher notre joie et notre chagrin uniquement au pétrole et au pain ! Dieu ne nous accorde que le temps, rien d'autre, fille, alors nous devons aussi veiller à notre âme ! » Je bats des pieds, mes basses bottes de feutre, confectionnées par mamie à partir d'un chapeau de papi, complètement ternies et réduites en cendre par le temps, ne me permettant pas de rester longtemps sur le trottoir couvert de neige. « Tape du pied, tape donc, mais tâche de te remémorer mon aphorisme adoré, quasi bien plus important pour moi que tous les autres aphorismes ! » Sur le point de me percer de ses yeux noirs en scarabées, je n'arrive plus à résister à ce *forage*, ni à me *remémorer* :

*Je loue du sage la raison qui sait s'opposer, téméraire.*

« Bravo, ma fillette, bravo ! – me sourit et m'encourage mamie. – Bien sûr, tu te souviens de ce que nous avons dit à propos de

l'intelligence et de l'indocilité ?! »

« Je me souviens très bien, je pourrais te le redire mot à mot. À savoir que l'intelligence, autrement dit la mentalité n'existe pas sans la liberté, la mentalité comme telle signifiant la liberté. Mais quand on défie la liberté, très souvent, la mentalité égale l'héroïsme, l'héroïsme et l'indocilité... »

« Ho là là, décidément, tu ne mérites pas qu'on t'empaille ! » – du coup mamie me passe la main sur la tête et me dit gentiment : « Mamie t'adore, comme nous passons presque plus de la moitié du temps à faire la queue, peut-on ne pas avancer, ne fût-ce que d'un brin, notre principale tâche?! Tu dois être attentive, ma fille, vu que l'essentiel c'est l'attention, toujours et à toute circonstance !! » Et pour confirmer son propos, elle lève bien en haut sa main gantée, mille fois entaillée.

Notre *tâche principale*, même si notre chair est tenaillée par le froid et la faim, c'était bien *Le Chevalier à la peau de panthère* que mamie, en effet, connaissait par cœur. Soit en me caressant, soit en me le rappelant, soit en faisant mine, soit en se mettant en fureur, mamie réussissait toujours à me réconcilier et à me faire *prêter l'oreille*. Puis elle penchait la tête et, avec un sourire envoûtant, me demandait : « Où est-ce que nous nous sommes arrêtées, ma chérie ?! N'était-ce pas la prière d'Avtandil ?! » Et lorsque je lui répondais que nous étions déjà au second départ d'Avtandil, elle s'exclamait : « Regarde voir comment

nous avons avancé ?! Alors on continue ! » Et elle relançait si naturellement ce jeu, riant de bon cœur, qu'elle réussissait sans faille à m'y entraîner à mon tour.

Ce que j'aimais le plus, c'était de répéter un parcours déjà effectué et de reprendre ce que j'avais appris, pour l'*affairmir*. Mamie choisissait exprès des vers sélectionnés et c'était à moi de deviner d'où ils venaient et qui les prononçaient. Ohé, avec quelle béatitude silencieuse scandait-elle : *Sur terre mon cheval ressemble au faucon, sur mer, au canard, / De ce roc je suis l'épervier au vol ralenti et traînard.* « Eh bien, chérie, qui dit ça, à qui le dit-il et qu'est-ce qu'il lui annonce d'important, rappelle-le moi s'il te plaît ?! »

En répétant ses citations, elle m'interrogeait absolument au sujet d'un tel mot et vérifiait si je l'avais bien retenu : « Allons donc, ma chérie, explique-moi aussi le sens des mots et dis-moi, de quel palais s'agit-il et qui le conte à qui : *L'alcôve y était de rubis, de bézoard murs et linteaux, / Un parterre vous accueillait, et puis un bassin empli d'eau / De rose...* Quand nous rentrions fatiguées et éreintées, soit avec un bidon de pétrole, soit avec un kilogramme de pain défectueux ou encore avec un petit bloc de sel de gemme, mamie me rappelait avec plaisir : « Aujourd'hui nous avons bien bossé et nous en sommes contentes ! C'est comme ça, ma chérie, la joie se forge sur l'enclume de la souffrance, voilà !! » Et grâce à mamie, pour moi, dès mon enfance, Roustavéli

s'entretenait avec le sort d'un homme infortuné, pour consoler son âme et lui apporter de la joie.

Et même si le temps de l'*entraînement* s'était déjà écoulé, à présent, dans cette obscure cave, en cousant le linceul, aux côtés de grand'mère Eve défunte et inspirée par sa prochaine mort, mamie me suggéra non seulement de ne pas oublier cette époque tragique, pendant laquelle nous nous trouvions ici, ravagées et désorientées, mais encore de la transcrire en texte, adoptant des mots portés par le feu et le balayage, les épreuves et les adversités. Visiblement, la *terre pécheresse* ne cessait de l'attirer ; sans doute il lui était difficile de confier son âme, sur le point de s'envoler, uniquement à l'espace azuré, et elle souhaitait s'abriter au sein des mots. Solution la plus crédible, selon elle, dans ce monde faux et mensonger. Elle avait répété à plusieurs reprises : rien de plus élevé que la vérité rendue évidente par les mots. Souvent elle priait le Seigneur : « Seigneur, épargne-moi le sang troublé par le mal et la parole dépravée par le mensonge ».

*Entends cent conseils, mais retiens ce que ton cœur te prescrit.*

On entendait le bruissement des chandelles.

Un bruissement silencieux et mystérieux.

Des chandelles mielleuses fondaient près de la tête de la défunte, le

long du cercueil, sur un étroit rayon de briques inséré dans le mur, sur un vase à eau, sur une terrine de faïence remplie de froment, au-dessus de la cheminée...

Partout, dans toute la cave, des chandelles brûlaient... Du coup, la cave n'était plus la même. Le crépuscule qui couvrait ses murs délabrés s'éparilla et disparut sous nos yeux. Le doux parfum de cire et de froment, tout à l'heure assaisonné, le scintillement et le bruissement remplirent la cave.

Retrouvant ma bonne humeur, je sentis un soulagement et cette particulière béatitude chagrine qui s'emapre de nous aux côtés de la défunte, lorsque nous *plongeons au sein de l'âme* (comme le disait mamie).

Il aurait été injuste de ne pas apprécier le résultat de la confrontation endurée par mamie. « Que pouvons-nous faire d'autre ?! » – nous disait-elle peu avant, avec un sérieux affiché, en enlevant le morceau d'un journal qui enveloppait le paquet de chandelles. – Pas de service funèbre, pas de gens qui s'assemblent, pas de larmes versées ! Nous ne devons assumer que ce qui tient entre nos mains ! Avant les funérailles allumons les chandelles et en attendant que la personne repose, rendons hommage à la défunte avec du silence et en plongeant au fond de notre âme ».

On entendit un profond soupir : comme si c'était un cheval qui

renifle. En regardant Joseph, je faillis éclater de rire. En fin de compte, je constatai que mamie était comblée. Tout à l'heure Joseph portait en courant passionnément le couvercle du cercueil et maintenant il faisait tourner de sa main avec une telle impatience le marteau que, selon toute évidence, il s'empressait de s'occuper, point par point, du cercueil, de le poser sur l'araba et de le rouler vers le cimetière, sans sentir d'un brin le besoin de boire une goutte d'eau, de se figer devant la chandelle et de plonger dans la méditation.

« Qu'as-tu à me regarder, Joseph ! – lui lança mamie. – Pose voir ton marteau, t'auras l'temps de frapper avec ! Tiens donc, prends moi ces chandelles ! – Grand'mère nous passa, à Gouram et à moi, les chandelles, en nous disant : – Mettez-les partout et allumez-les ! »

« Dis donc ! – s'écria Joseph avec force, – on ne saurait trouver d'endroit où l'on vocifère autant qu'à notre service funèbre, comme si Eve était un osselet rouge ?! »

« Honte à toi, Joseph, honte à toi ! Reproche-nous d'allumer des chandelles pour la défunte ! » – furieuse, mamie perdit la voix.

« Cette chandelle, brûlera-t-elle si longtemps avant de s'éteindre ? Je comprends encore le silence d'un instant, mais fermer la bouche pendant si longtemps, c'est quoi?! Assez pour ceux qui le font ! »

Joseph posa le marteau au bord du cercueil et jeta à la défunte un regard irrité, puis avec une boîte d'allumettes il sortit un clou de la poche

de sa douillette et se pencha sur le couvercle du cercueil pour en ranger les bords.

« Chapeau, Joseph, chapeau ! Ne nous laisse pas allumer le saint cierge ! » – lui lança grand'mère.

« Ben je vais faire avancer les choses ! Au diable, à vous d'allumer les cierges, à moi de clouer le cercueil. À quoi bon le silence ?! »

Mamie secoua obstinément la tête. Jusqu'alors elle faisait de son mieux pour ranger les chandelles sur la terrine de faïence pleine de froment cuit, mais n'arrivant pas à observer le silence nécessaire ; à cause de ses disputes avec Joseph, ses mains tremblaient encore plus et les chandelles qu'elle avait accrochées avec peine s'éparpillèrent par ci par là. Une des chandelles glissa carrément dans le froment. Elle secoua la tête opiniâtrement, jeta un coup d'œil à Joseph et articula avec menace :

« Donc souviens-toi, Joseph, j'ai fait venir en tant que témoins mes petits-enfants : pour rien au monde, je ne me coucherais dans un cercueil ligoté par toi ! Voilà la fin de notre connaissance et de notre voisinage ! Donc fiche le camp et n'arrête pas de renfler, renfler !! »

Joseph s'esquiva et fixa de ses yeux obscurcis et plongés dans le creux, en signe de reproche, grand'mère. Visiblement les paroles de grand'mère l'avaient vexé :

« Pourquoi donc, Roussoudane, pourquoi donc?! Au nom du bien,

sais-tu quelle poupée je devrais faire de ton cercueil ? Non pas une telle boîte ! »

« Je n'ai que faire d'un cercueil ligoté par un méchant comme toi ! Pas question que j'y repose ! » – répétait en insistant mamie. Et Gouram lança à Joseph : « Ohé, papi, la malédiction tombe sur toi ! » « Que se passe-t-il, tonton Joseph ? » – lui demandai-je à mon tour. – Vous voyez bien la situation ». « Au diable les têtes de toutous ! s'exclama Joseph et posa le marteau au bord du canapé, à côté du couvercle du cercueil. – Donne-moi cette chandelle, je la collerai et la tournerai vers ton Eve égarée... » Or grand'mère ne laissait plus Joseph allumer la chandelle en lui disant qu'il ne méritait même pas de prendre en main le saint cierge. T'as bien le temps d'affirmer, accepta le porteur du cercueil septuagénaire, que tous nous sommes solitaires et avons perdu pistes et repères.

« Réconcilions-nous, Roussoudane, – dit Joseph en ramassant les chandelles éparpillées sur la table de grand'mère, – je sais tout mais l'équipe du garçon s'entraîne aujourd'hui pour les jeux olympiques, et donc il ne faudrait pas être en retard... »

« N'aie pas peur, papi, – le rassura Gouram qui était en train de ranger adroitement et rapidement les chandelles au-dessus de la cheminée, – en attendant, nous aurions le temps d'ensevelir une dizaine de morts... »

« Qui donc imite ce gamin coureur ? – s’interrogea mamie en pliant ses sourcils en signe de dérision immolente et dévisagea Joseph. – Certes, monsieur n’est pas concerné ! » « Dieu me protège, Roussoudane, à mon ennemi de ressembler à moi », – s’épanouit soudain Joseph, grâce à quoi il embrouilla encore plus son inimitable faciès et ressembla au diable. – D’abord le cœur me battait à cause d’Anzor, le chagrin m’anéantissait, pourvu qu’il ne devienne pas un épouvantail comme moi, me disais-je, ou encore qu’il n’érige de ma mâchoire, de mon nez et que sais-je de quoi d’autre... Quoi dire de plus ? Dromadaire, t’as un cou tordu, mais qu’as-tu de correct ? Or, comme il arrive parfois, mon fiston roula en noix mûre et mon cher Gouram couronna ma verte caboche ».

Gouram poussa des éclats de rire, dérida le front serré de sa grand’mère et nous autres, nous nous mîmes unanimement à allumer des chandelles...

« Papi, regarde comme c’est beau à voir ! » – Gouram se figea au beau milieu de la cave, étendit ses bras et fixa de ses yeux lumineux les chandelles allumées, en se demandant s’il n’avait pas oublié d’en allumer d’autres...

... Partout dans la cave brillaient des chandelles allumées...

À notre tour, nous tenions chacun deux chandelles et, grâce au dernier affrontement de mamie, nous nous ralayions le long du canapé.

Elle non plus, ne voulant à aucun prix s'asseoir, se tenait debout au chevet de la défunte, s'appuyant sur sa canne et engourdie, comme si elle avait condensé toute sa douleur dans sa bouche serrée. Je détachai aussitôt mes yeux de mamie, sans poser le regard ni sur Joseph, ni sur Gouram. La défunte éclairée par la lumière de la chandelle, dont les traits joliment sculptés ne portaient ni les déchirures propres à la mort, ni un brin de souffrance, un admirable visage dont émanait un calme illimité, quasi inimaginable, me disposant à la méditation et à l'émotion... Mon mal de tête s'apaisa, je sentis un soulagement et petit à petit, je fus emparée par la béatitude pleine de chagrin, portée parfois par des souvenirs chargés de la pensée à la mort et des songes.

On entendait bruire les chandelles dans le silence qui s'était établi...

Tandis que moi, je prêtais déjà l'oreille à un autre bruissement...

Le bruissement lointain du saule au bord du rivage...

Lointain, très lointain...

Remontant au temps des amours d'Eve et de Guio...

Celui de la brise de Tchoumatkhévi et du saule de Tchoumatkhévi...

Lorsque les rayons obliques du soleil couchant éclairaient le rivage et la grande calèche roulant sur la route longeant celui-ci...

Eve et Guio étaient assis sur le siège de la calèche, confortablement adossés à la gerbe et avançant à pas lent...

Quant à moi, je courais, je courais vers eux... pour sauver leur

malchanceux amour...

Sachant qu'ils ne tarderaient pas de se séparer pour toujours...

Je connaissais déjà la triste fin de leur amour...

Vu que l'histoire de l'amour d'Eve et de Guio m'accompagnait dès mon enfance.

Depuis que mamie Eve nous accueillit dévastés et nous abrita dans cette cave. À l'époque ma grand'mère et mamie Eve, accablées par l'existence difficile, n'arrivaient souvent à reprendre souffle que grâce à leurs souvenirs d'enfance, assises près de la cheminée au fil des longues nuits d'hiver, mettant une pièce sur leurs vêtements usés, rafistolant leurs chaussettes avachies... Ou alors elles triaient du fin maïs pour le faire frire et me l'offrir... Plongées dans leurs souvenirs...

« Le père Luc me disait, le cœur gros... »

« Quand donc, Roussoudane, en ce temps là... ? »

« Oui, quand vous aviez connu ce malheur et que Guio vous rendit visite pour établir le testament... »

« Ah, comme il avait le cœur gros... Notre père Luc ne réussit pas sa bénédiction... »

« Assis sous un noyer en attendant le diacre et les chanteurs, il me disait... »

« Il disait sans doute nous avoir rencontrés, Guio et moi, à Tchoumatkhévi, où il nous avait bénis... »

« Oui, il n’y a pas longtemps je rencontrai Eve et Guio à Riké et jamais encore je ne m’étais aussi épanouie en voyant des êtres humains... »

« Nous rentrions du champ avec une calèche chargée de gerbes... Nous transportions donc des gerbes... »

« Jamais encore je ne m’étais aussi épanouie en voyant des êtres humains... »

« Ohé, chère Roussoudane, toi et le père Luc, vous étiez ceux qui me reconfortaient... »

Je me revois couchée sur le canapé, là où repose maintenant grand’mère Eve et, comme cela arrive aux enfants, j’imagine tout dans une dimension sublime et fascinante : le saule bruit... À vrai dire, ce n’est pas un bruissement mais une lamentation...

Personne n’entend ni pourquoi bruit le saule, ni ce qu’il dit. Quant à moi, je le sais, je sais tout et c’est d’ailleurs ce que j’aimerais faire connaître à Eve et Guio...

Ainsi qu’aux buffles corpulents.

« Mamie Eve, comment s’appelaient vos buffles ?! »

« Tu ne dors pas ? » – s’étonne grand’mère.

« Quels buffles ? » – demande mamie Eve.

« Eh bien, quand vous veniez en calèche à gerbe et que le père Luc vous accueillait... »

« Ils s'appelaient Corbeau et Hirondelle... »

« Corbeau et Hirondelle, je ne l'oublierai jamais... »

« C'est Guio qui les a appelés ainsi, il savait trouver de bons noms. »

« Endors-toi, chérie, endors-toi ! »

Mamie m'étonne. Est-il le temps de s'endormir quand Corbeau et Hirondelle baissent la tête et que leurs grands yeux noirs sont pleins d'angoisse... Ils sentent, peut être même voient le glaive de la mort cibler Guio de sa pointe aiguisée qui scintille.

Et moi je cours, je les fuis, serrant de ma poigne la breloque porte-bonheur, je cours sans poser le pied sur terre. Je ne vois que la chaussée qui s'étend et s'élève, s'élève au point de fusionner avec le ciel. Je ne prête même pas attention aux broussailles de mûres qui côtoient la route, tant pis si les insatiables merles et geais grignotent toutes les mûres, excités par l'avarice, battant des ailes autour des broussailles parfumées et parsemées de mûres noires...

Je n'ai pas de temps pour eux...

Pas de temps pour personne...

Je dois rattraper Eve et Guio et les prévenir...

Je dois sauver leur amour !

C'est pourquoi je cours si vite...

Bien entendu, plus rapidement qu'Aïvengo le faisait pour sauver Rebecca en cavalant sur son coursier... Plus rapidement que n'importe

qui a couru pour sauver quelqu'un... Mon cœur est au point de sortir de ma poitrine... Encore un peu et il me semble que mon âme s'envolera comme un oiseau...

J'ai laissé derrière moi le village de Matsantsara...

Vardissoubani...

Thourdo...

Bourdélaouri...

Rouïspira..., enfin Ikalto...

Tchoumatkhévi ne tardera pas d'apparaître...

Le sable carillonne sous mes pieds...

Enfin je tourne vers Tchoumatkhévi et je vois au loin une araba. Pour l'instant je ne perçois qu'un amas de pierres, mais la distance se rétrécit rapidement entre nous... Enfin je rattrape l'araba, je la devance, je passe devant elle et...

Fasciné, je fixe du regard Eve et Guio. S'appuyant sur la gerbe, d'un mouvement lent ils avancent vers moi...

La tête d'Eve emmitouflée d'un châle de couleur couperose bleue, les franges animées et étirées par la brise du rivage étalées sur son front, sous les tempes de gros talismans émeraude s'illuminent, ses yeux extraordinaires répandent une lumière dorée, une fascinante lumière du destin orgueilleux, la lumière implacable de la prochaine séparation. Penché vers Eve, Guio la regarde dans les yeux...

Des yeux qui brillent en bleu...

Les rayons du soleil couchant posés sur ses cheveux couleur de gerbe, ils s'illuminent en couronne de suppliciée. La douceur, l'enivrante douceur de l'amour emplit leurs corps, comme s'ils étaient ornés d'oiseaux pointillés...

– Mon cher Guio..., – l'interpelle Eve.

– Ma chère Eve..., – lui réplique Guio.

Je les observe fascinée et me replie lentement.

Non, je n'ai pas oublié ce qui me faisait courir ici, ce qui me poussait vers eux. Mais aussitôt que je les vois, je sens le souffle du destin et je comprends avec désespoir que même la breloque porte-bonheur serrée dans ma poigne ne saurait séparer et départir l'éternel couple de la mort et de la vie.

« Un grand péché tournoie, – me disait de temps en temps mamie, – et c'est d'autant plus regrettable que l'existence d'Eve, l'existence d'une magnifique femme saine et valide fut réduite en poussière sous mes yeux et qu'Eve ressembla à un arbre foudroyé par un coup de tonnerre suspendu au-dessus d'un abîme ».

Les paroles de mamie me frappaient comme une lance, me traumatisaient, m'emplissaient de chagrin déversé par l'injustice et la cruauté.

« À vrai dire, – poursuivit mamie, – il m'arrivait de temps en temps

de m'étonner comment est-ce qu'une belle femme, restée solitaire, peut faire face à une armée de soupirants ainsi qu'aux passions orageuses de Spiridon, son second mari, adorer tout au long de son existence Guio, son premier époux prématurément disparu, sans jamais trahir le souvenir de lui. Si cette histoire m'était arrivée à moi, je n'y aurais vu rien d'étonnant, vu que pour moi l'amour entre femme et homme n'a jamais été décisif. Avant de me marier, c'était à assumer une cause mondiale que je rêvais et, une fois mariée, j'adorais ton papi Grigol, toutefois c'étaient la famille et les enfants qui comptaient le plus pour moi. Tandis qu'Eve était justement née pour l'amour et elle ne pouvait s'imaginer voir passer une journée sans amour. En plus, sans la moindre minauderie, je peux affirmer que j'étais absolument crédible, sans pour autant avoir jamais été aussi belle et éclatante. Or il y va de ce qu'à peine apparue, Eve impressionnait tout le monde, grands et petits, femmes et hommes, qui restaient ébahis. Dès qu'Eve apparaissait sur la montée, les taverniers fermaient leurs tavernes et sortaient dehors... Tandis que Guiouna Vakhvakhichvili, le beau jeune homme, le bijou de la folle adolescence à Télavi, chaque fois qu'il venait, mettait de l'or entre les mains du gardien de but du club des nobles : s'il t'arrive de voir Eve à la montée ou à la descente, roulant en phaéton ou marchant à pied, fais-moi signe sur le vif pour que je puisse la voir. Ce qui offrirait de la joie à mon œil et à mon cœur, sans parler de Guiouna Vakhvakhichvili et de

tant d'autres qu'on ne saurait compter. Sauf que plus personne ne put la toucher au cœur, elle pleurait son amour et c'était vrai : ce serait nier Dieu que de laisser disparaître cet amour... Nier Dieu. »

Le désespoir et le regret me poussaient avec une force nouvelle, je serrais de mes poings mon menton tremblant pour barrer le passage aux larmes prêtent à couler. Grand'mère rafermit sa voix et suivit mon conseil apaisant : « Chère mamie, l'amour doit quand même commencer par la souffrance. Seules les débauchées et les volatiles arrosent l'amour d'allégresse et de douceur ?! Tandis qu'Eve incluait ses sentiments dans sa prière adressée à notre Saint Georges et ce qui comptait pour elle, c'était d'avoir connu un tel amour. Le village ayant été marqué par cette histoire d'amour, n'était-ce pas bien en soi ?! Le père Luc, ce prêtre que je n'oublie jamais, voyait dans l'amour d'Eve et de Guio l'incarnation de la volonté divine, de la grâce de notre Seigneur. Quoi de plus réjouissant pour nous ?! »

Pour moi ceci était moins réjouissant, je serrais dans ma main la breloque porte-bonheur et je courais avec un dévouement d'enfant pour les sauver.

Mais parfois j'étais émue par la sévère vérité que révélai les paroles de grand'mère et ceci se passait lorsque mamie Eve m'amenait dans la forêt, après m'avoir prévenue : tâche de te réveiller de bonne heure demain matin et je t'amènerai à la forêt. La joie que j'éprouvais

chassait mon sommeil. C'était un vrai bonheur d'aller à la forêt avec mamie Eve. Puisque la forêt et le champ étaient ses domaines privilégiés. Ce n'était pas pour rien que Maro appelait sa belle-mère la femme de la forêt ou la sorcière de la forêt. En effet, entrée dans la forêt, elle semblait se doter d'une autre âme, comme si la brise de la forêt et du champ s'installait dans son être, son corps s'allégeait et s'éthérait et dans chacun de ses mouvements ou gestes on sentait la délectation et la joie que nous octroie notre terre natale.

Elle reste devant mes yeux : mamie Eve emprunte un sentier dans la forêt, elle marche d'un pas net et léger, les bouts de son châle noués sur sa nuque, le col de sa robe déboutonné, elle avance la tête levée comme en prière, pose le regard sur les arbres et marmotte pour elle-même : « J'aime voir le ciel apparaître entre les cimes des arbres... bénie soit ta lumière ».

Toujours sous mes yeux : mamie Eve tapie près d'un arbrisseau se hissant d'une pente pierreuse ; ayant trouvé un abri sûr, elle observe, retenant le souffle, un chardonneret élégant ; qui chante non loin de là, assis sur une branche ; d'une voix rayonnante de minuscule *salamouri*, l'oiseau entame son chant et pendant qu'il chante sa poitrine gonflée tremble tellement que je me dis que même si je n'entendais pas sa voix, ce tremblement me ferait sentir les gentilles allures de l'air chanté par l'élégant chardonneret. Mamie Eve m'embrasse prudemment l'épaule, la

gentillesse frissonne dans ses yeux ardents, tandis qu'un tendre sourire anime son visage couleur de cire...

Je ne cesse de revoir mamie Eve lever la main au ciel pour me montrer la crécerelle, ondulant au ciel puis subitement figée en l'air. Étonnante halte, singulier instant, empli de hantise et d'obsession de la chasse, le regard-éclair de la crécerelle devant immédiatement inventorier le champ de l'action afin de frapper en un clin d'œil le butin d'un coup de tonnerre tombant du ciel.

Je n'oublierai jamais ce cordon de vigne que me montra mamie Eve. Pendant combien de temps nous avons marché et flâné avant de découvrir, au cœur de l'épaisse forêt, un cordon de vigne qui avait grimpé sur un grand hêtre et, nostalgique du soleil, sillonnait d'un trait noir le tronc blanc du hêtre. Le sort ou le hasard lui ayant fait lever la tête au fond de la forêt, sous un énorme arbre, têtu et s'adonnant à l'abnégation, il emprunta patiemment et avec aspiration la longue voie menant vers le soleil. Il faillit craquer et pousser le dernier souffle avant d'avoir atteint son but, être monté au fût de l'arbre dressé vers le ciel et, arrivé tout en haut, expirer avec soulagement, se détendre sans contrainte et joyeusement, mettre à l'ombre le hêtre allumé comme un cierge et, installé au fût, baigné par la brise céleste, s'épanouir en bouquet odorant au cœur du soleil.

Avec le soutien de mamie Eve, nous nous soulagions à demi de nos

soucis à la forêt : qu'il s'agisse de bois mort ou de branches sèches, de légumes de la forêt ou de fruits sauvages... Dès le moment de la floraison mamie pouvait deviner quelle moisson attendait la forêt. Après quoi, elle savait par cœur comment fleurissent les chênes et les hêtres, les mûriers et les néfliers, les cornouillers et les argousiers, les poiriers et les pommiers sauvages, le flair lui dictait où l'attendaient d'autres choses à piquer, où se trouvaient des gesses, des champignons et de l'ail sauvage... Pour ce qui est de l'eau, quels que soit la sécheresse ou un lieu aride, comme si l'oiseau jetait un coup d'œil sous son ongle, il choisissait sans la moindre hésitation le bon chemin vers l'eau. Comme si l'âme de notre plus ancien aïeul, le premier habitant de la forêt, entamait une nouvelle existence dans l'homme de nos jours et, à ses côtés, il me semblait que nous avions perdu quelque chose d'important, voire principal et essentiel, lié à notre profonde couche, au nerf conducteur de notre existence. Voilà pourquoi notre flânerie avec mamie Eve dans la forêt et les champs et la cueillette de fruits sauvages nous offraient une autre dimension, emplissaient l'alentour d'un autre sens. À côté de mamie, sous son regard chaque chose assumait une autre existence, explosait d'une autre manière. Ici rien n'était pour elle inconnu ou privé d'image, tout lui paraissait exceptionnel et chaque chose portait un nom qui vous prenait à cœur et quand je voulais savoir qui donc avait inventé tant de noms inhabituels et variés, mamie Eve posait sur moi son regard

rayonnant, ses yeux répendant au fond de la forêt un étrange étincellement, et me disait en souriant :

« Souviens-toi bien, ma chère fille, que ces monts et ces vaux sont bénis par Dieu et par l'homme ! »

Ces paroles produisaient sur moi un effet indicible.

L'espace devenait d'une grandeur illimitée et splendide...

Toute chose adoptait un autre air...

J'imaginai de quel pas marchait Dieu dans les champs et les vaux ondulants, créés par lui, quels champs traversait-il, des berges bruissantes, des pentes veloutées de montagnes ; de par sa divine volonté, la rosée scintillait dans l'espace, un crachin arrosait toute chose alentour, et notre Seigneur posait son regard pénétrant sur une plante, un puceron, une fleur ou un oiseau, un arbre ou une pierre, à partir d'une tige d'herbe et jusqu'au *ciel paraissant entre les fûts des arbres*, tout recevait un nom, un nom étrange et inouï, que les hommes allaient deviner par la suite. Un profond regret s'emparait de moi de ne pas me voir mêler parmi ces hommes heureux qui devinèrent les noms attribués par Dieu et comprirent : cette bellissime fleur se voulait *chagrine*, ce buisson explosant en couleur rose, épanoui en énorme bouquet posé sur un terrain gris sablonneux, portait le nom de *crételle des prés*, et ce magnifique arbre au bruissement d'argent – celui de *tremble*. Mais mamie Eve me persuadait de ne pas m'en faire pour cela, car si les uns

devinent une chose, à d'autres d'en deviner une autre. À chacun son énigme, c'est ce qui compte. Vu que notre Seigneur conçoit quelque chose pour chacun de nous.

« Ah bon, m'ébahis-je, pour moi aussi il a prévu quelque chose ? »

« Bien sûr, personnellement pour toi ! Dieu ne mettant personne dans le pétrin, pourquoi est-ce qu'il le ferait pour toi ?! »

« Mais comment puis-je le deviner ? »

« Bonne question ! Pas facile de deviner, la plupart des gens ont du mal à le faire. Sais-tu pourquoi ? J'aurais dit : pour cela il faut poser le regard au fond de son propre cœur... Bien au fond... »

« Alors quoi, c'est si difficile de regarder au fond du cœur ? »

« Très difficile pour un homme saisi de vertige devant le monde et accablé par la perfidie de notre fragile existence. Il préfère avant tout de se leurrer. Et une fois le pied posé sur la route du leurre, s'adonnant au trompe-l'œil et ne chantonnant que de doux refrains, il ne comprendra jamais ce que Dieu conçoit pour lui et lui porte à cœur. Sa vie durant il marchera en crétin, sans y renoncer tout au long de son parcours ».

Je fermis la bouche sans lui dire : si toi tu as réussi à deviner ce que Dieu t'a octroyé, c'est parce que pendant que tu errais à travers champs et forêts, de tout mon être je sentais ce dessein se rattacher au passé lointain, à l'amour de Guio et d'Eve et à leur boulot de bergers.

Si en ramassant du bois mort au bord de la forêt l'un d'eux

entendait la voix du mouton ou du berger, il avait l'impression de prêter l'oreille à la sonnerie des cloches, levait aussitôt la tête et suivait du regard le troupeau descendant le sentier forestier. Il l'observait longtemps, longtemps...

« Regarde voir ce pas feutré ! Quelle démarche posée ! Le mouton avance et, en même temps, tourne sereinement la tête, jetant à l'entourage un regard plein de dignité ! J'adore le mouton ! C'est une bête malheureuse, égarée, privée d'odorat, ne sachant choisir son chemin, ignorant le proche et tout ce qui est étrange, ne sachant trouver sa propre voie... Il ne sait mettre pied que dans une même voie et préfère rester tout le temps sous tes yeux... Esseulé, un mouton se mettrait à hurler, tandis que trois moutons la fermeraient... Si seulement tu voyais le mouton fuir un loup ! Il court plus vite, sans un brin de résistance, il court de toutes ses forces. Que reste-t-il à faire au misérable ?! »

« Tu dis *misérable* et tu oublies comment il frappa du pied la pauvreté et s'en débarrassa ?! » Je lui aurais dit avec abnégation à quel point il m'était agréable d'entendre son propos et de ne jamais l'oublier.

« Ben oui, il s'en débarrassa ! Je dirais que la pauvreté n'avait rien à y faire. Je dois me mettre dans un coin, dans l'autre je mettrais le lainage, dans le troisième le fromage et dans le quatrième – je placerais un agneau... » Et d'ajouter en secouant la tête avec un sourire : « Bénie soit cette bête ! »

Nous nous remettons à ramasser du bois mort en gardant le silence pendant quelque temps. Je savais que mamie pensait alors à son passé, à son Guio, à sa propre place perdue dans ce monde, à sa vraie vocation balayée et réduite en poussière. Et de me dire avec regret : « Ohé, ma fille, qui suis-je à présent et comment est-ce que je m'appelle ? Une nulle privée de tout, une déracinée... »

Pour moi aussi ce qu'il y avait de plus précieux et émouvant, c'était de me souvenir de cet amour lointain et malchanceux, de penser à mamie Eve qui avait laissé à jamais dans mon âme l'impact du deuil et qui semblait renaître au sein de la nature. Aucune de nos sorties dans la forêt ne se passait sans qu'elle se remémore de son Guio et du métier de berger qu'ils avaient exercé tous les deux.

Au moment du coucher pensif du soleil, quand, fatiguées et exténuées d'avoir erré et ramassé toute une journée du bois mort et cueilli des fruits sauvages, nous nous assayions au pied du tremble sur ses grandes racines tordues et que nous nous offrions notre modeste repas, mamie Eve plongeait un morceau de pain de maïs dans l'eau et le vin, voulant que cela *plaise à mon Guio*. Ce disant, elle regardait alentour comme si l'âme vive de Guio s'y soit installée à jamais, pour rester dans ces orées et ces berges, y résider. Et c'était précisément le contact avec cette âme qui animait le souvenir et l'amour. Je me disais même que si je tendais l'oreille, si je la tendais bien fort... je pourrais même entendre

le son du chalumeau de Guio... Qui sait combien de fois s'était-il assis sous ce tremble ? Mamie Eve ne me disait-elle pas :

« Personne d'autre n'avait ainsi dansé à cet endroit, au son d'une bandoura et d'un chalumeau ».

« Mamie Eve, la suppliais-je, dis-moi donc s'il te plaît quelle était la chanson que Guoi te chantait ? »

De bon cœur, mamie Eve éclatait de rire et faisait briller ses dents qui ne ternissaient pas avec l'âge :

« Rien de commun entre une vieille haridelle et une selle bariolée... »

« S'il te plaît, dis-le moi... »

« Eh bien, il avait inventé en blague cette chansonnette et ça a marché... »

« Alors dis-la moi s'il te plaît, dis-la moi ».

D'une voix paisible et roucouillante, mamie Eve entamait la chansonnette : « Eve, morceau de mon cœur, le chagrin me couvre en manteau, en porteuse de ta beauté, tu me feras verser des larmes... »

Assise au pied du tremble, sur sa racine tordue, je prêtais l'oreille à la voix roucouillante de mamie Eve et je sentais ces monts et vaux bénis par Dieu et par les hommes remplis de la tristesse de l'amour et de la séparation et à cet instant c'était justement cette sensation qui incarnait la vraie valeur, celle de l'épreuve de la terre promise à jamais perdue et

du sort poursuivant en permanence la vie. Moi aussi j'aimais ce lointain berger, mon être lui appartenait. C'est aussi pourquoi la forêt me hantait, je me réjouissais d'entendre l'air qui avait résonné jadis, comme s'il avait été chanté exprès pour moi.

Et je ne courais plus au secours d'Eve et de Guio, je ne volais plus en flèche lancée, portée par la soif de venir en aide et de délivrer, mais, lasse de m'être baladée toute une journée à la forêt, appuyée au tronc fendu du tremble, je prêtais l'oreille à la voix basse et roucouillante de mamie Eve, figée je regardais le lieu imbibé de l'âme de Guio et je souffrais de voir disparaître la lumière du soleil passé de l'autre côté de la crête qui venait de caresser la belle crête de la montagne et la huppe dorée de son versant.

Je sentais qu'à présent c'était ma propre émotion qui devenait précieuse pour moi, en me poussant vers un sentier secret, perdu dans l'herbe folle du temps.

Je sentais que leur malheur devait me pousser à chercher ma propre vérité, voire à la trouver. En plus ce sentiment m'emplissait de consolation pleine de chagrin.

*Cristal et rubis réunis aucune  
force ne sépare.*

Au printemps Matzia fêtait toujours la Saint Georges à la

campagne.

Sorti de ses résidences hivernales, il faisait la toilette, rajustait sa barbe, la rendait élégante, revêtait une *tchokha* de drap bleu, bouclait sa ceinture sertie d'un poignard, se couvrait la tête d'un chapeau d'astrakan, mettait à Eve un nouveau mantelet, la chaussait de nouveaux souliers, entourait sa belle gorge élevée d'un châle bigarré et, accompagné de sa copine bien habillée, allait à la messe matinale à l'église.

Matzia aimait cette journée qui lui tenait à cœur et le plaçait au sein de l'élite. C'était précisément à la Saint Georges, il y avait dix-huit ans, qu'il remarqua dans la cour de l'église la petite et belle Khvaramzé et sait-on combien de nuits blanches passa-t-il avant d'oser envoyer des gens chez le père de cette belle jeune fille. Lui qui, resté sans femme, avait pris un coup de vieux. Puis il offrit comme cadeau à sa fiancée de belles épingles pour les cheveux avec de gros diamants anciens. Non seulement le prix de cent moutons que lui coutèrent ces diamants et qu'il paya à la veuve Makachvili, même si on lui avait demandé son âme, il ne l'aurait pas refusée, tellement il fut ébloui par la beauté de Khvaramzé.

Et maintenant ?! À peine entré dans la cour de l'église, avant la messe, il se rendait d'abord sur les tombes des parents de son inoubliable Khvaramzé, coupait la galette, puis leur offrait absolument le Te Deum.

Ah ce monde perfide ! Avec Khvaramzé, il fêta sept printemps, sept

Saint Georges, assista à sept liturgies de Notre Seigneur. Puis elle le quitta, victime de sa grossesse et lui laissant à sa place un bébé. Terrassé, Matzia au début ne regardait même pas le nouveau-né. Au fond de son cœur, il priait silencieusement Dieu : Seigneur, pardonne moi, c'est lui qui causa mon malheur en me tuant ma Khvaramzé, Seigneur, pardonne-moi. Mais à l'office pour la Khvaramzé disparue il se reprit rapidement, donna à la nouvelle-née le prénom de sa propre mère, Eve, et, depuis il ne se sépara plus jamais d'elle, la serrant contre sa poitrine et la tenant sur son genou. Matzia était un homme beau et fort, malgré son âge, prêt à subir avec un grand plaisir son joug, sauf que, pour commencer, il porta longtemps le deuil de Khvaramzé... Puis il trancha : je ne laisserai personne opprimer la prunelle de mes yeux, mon orpheline Eve, avant de la dorloter jusqu'à ce qu'elle grandisse, je ne penserai même pas à moi. Et il exhaussa sa promesse : Eve, qui allait avoir douze ans, ne cessait de courir comme un poulain après son papa et, à son tour, Matzia y voyait sa raison d'être. Que de fois s'était-il dit : que l'eau et le glissement de la terre emportent tout si je ne garde pas ma Eve en parfait état.

À peine la petite avait commencé à marcher, Matzia l'amena se promener dans la montagne et, depuis, il n'y alla plus jamais sans elle. Il ne faisait que monter et descendre de la montagne. Au commencement il la plaçait dans un *khourdjine* et la prenait en main. Quand sa fille

grandit un peu, il la posait sur un cheval, après – Eve cavalait elle même à cheval, sans que personne puisse la devancer.

À leur tour les bergers ne s'imaginaient plus rester sans Eve, en se disant : qu'aurions-nous fait si cette fillette ne nous réjouissait et ne nous ébaudissait pas ? C'était un enfant de bonne humeur et, en même temps, si belle que tout le monde s'en réjouissait : « Ohé, Matzia, qui pourrait donc dépasser de beauté la Khvaramzé ? » Matzia poussait un soupir, son visage s'attristait, en priant que les journées de sa fille se multiplient et que Dieu la rende heureuse. Or ce qui comblait le cœur de Matzia, c'était de constater qu'Eve était active et bosseuse. Si ce globe a un sens de tourner, c'est bien sûr pour faire bosser, affirmait parfois Matzia, merci à Dieu d'avoir passé de moi à Eve la lumière de l'amour du travail. C'était en effet un enfant fabuleux : petite, elle s'emballait pour de menues besognes ; une fois grandie, du lever au coucher du soleil elle ne pliait pas genou, n'arrêtait pas de bosser, qu'il s'agisse de traire la vache, de baratter, de brasser du lait pour fabriquer du fromage ou de fricoter le lainage, de filer ou de tricoter, elle s'investissait fermement dans toute chose, habile et adroite, le fruit de son travail étant impeccable. Comment est-ce que cette fille, de passage sur terre, peut-elle avoir un tel flair, se demandaient les bergers qui l'observaient. Ils estimaient qu'aucun autre fromage ne pouvait se comparer à celui qu'elle avait préparé, de même que personne ne saurait déchirer de sa dent une

chaussette ou une *tchokha* confectionnées par elle. Matzia en était fier : de qui descend-elle pour être paresseuse et petite sale ? Qu'est-ce qu'Eve aimait le plus faire dans la montagne ? Soigner les moutons et agneaux mutilés ou malades, les suivre et les faire paître. Ohé mes malheureux, je dois vous sauver, m'occuper de vous, marmottait-elle à son troupeau. Cela concernait ceux qui souffraient d'un ulcère au sabot. Blessés par hasard au tondage, les moutons et les agneaux, les pattes endommagées ou brisées sur les hauts sentiers. Elle savait aussi bien préparer les médicaments et les onguents, habituée à le faire dès son enfance ; serrée à son papa, elle observait attentivement, les yeux grand ouverts, afin de ne rien louper ni oublier, mémorisant la façon dont il préparait le médicament ou un onguent pour des pattes brisées ou endommagées.

Un petit troupeau de mutilés picotait de l'herbe en bas, non loin des appartements, et Eve les menait aussi paître, sans manquer de prêter l'oreille à l'appartement. Tantôt elle y entrait pour tourner et retourner le fromage, la *gouda*, afin que de tous les côtés il prenne du petit-lait, ou elle préparait de la farine de galettes ou encore elle mettait en place des récipients pour le lait... Sans quitter des yeux ses mutilés... Si Matzia n'était pas occupé chez lui et qu'il menait paître les moutons sur la montagne, il ne pouvait passer une journée sans s'écrier de là haut :

« E-e-e-ve ! Holà, E-e-e-ve ! »

« Quoi donc, papa, quoi donc ? » – lui répliquait Eve.

« Comment vas-tu, comment ?! »

« Très bien, papa, très bien !! »

« À toi et à ta féminité de le dire !! »

Eve éclatait de rire et partout alentour se répandait sa voix sonnante. Debout au bord de la montagne, Matzia faisait le signe de la croix : « Seigneur, ne prive pas ma petite Eve de son rire sonore. » Le soir, quand tout le monde se retrouvait dans l'appartement, on se mettait à préparer le dîner. On faisait souvent de petits pâtés de viande bouillis, de la caillebotte ou encore des légumes préparés. Oh là là, ce qu'Eve s'affairait, comment elle essayait de faire de belles oreillettes farcies et les envelopper rapidement. Il arrivait à Matzia de lui lancer : « Fille, les enfants de ton âge préfèrent jouer aux *poupées* et toi, tu es toujours occupée, alors que nous reste-t-il à faire ? » « Papa, ça me plaît, alors que faire ? »

Après le dîner, s'ils en avaient envie, ils s'adonnaient à la musique. Les jeunes bergers jouaient du *pandouri*, soufflaient dans le *salamouri* et se mettaient à chanter, à danser et à se distraire. Assise sur les genoux de Matzia, Eve sautait sur le coup à terre, découvrait coquettement son cou, étendait les mains, secouait ses poings et avançait joliment sur la pointe des pieds. Elle voltigeait si élégamment qu'on aurait pu penser qu'elle maîtrisait les astuces de la danse. Elle adorait chanter, danser et jouer.

« Alors, fille, – lui disait Matzia lorsque, comblée par la danse, Eve sautait sur ses genoux, – maintenant laisse-moi entendre ta voix ».

« Papa, quelle chanson veux-tu que je te chante ? » – l’interrogeait Eve.

« Chante nous celle que nous aimons », – lui répondaient les bergers.

« À savoir laquelle ? »

« Chante nous celle que Roussoudane vient de t’apprendre », – tranchait Matzia.

« Là où je suis née ? »

« Exactement. »

« M’accompagnez-vous ? »

« D’accord, on t’accompagne... »

Eve laissait entendre sa voix vibrante, les bergers l’accompagnaient et le chant résonnait...

Matzia finissait par lui dire : « Allons, ma fille, prunelle de mes yeux, maintenant il faut que les bergers et nous mêmes nous nous reposions ». Il prenait Eve par la main et tous deux ils se dirigeaient vers leur cabane. Ils n’avaient que quelques pas à faire, mais si c’était une nuit sans lune, on ne voyait rien et ça faisait peur à la fille. Surtout quand ils longeaient l’avant-toit, Eve se collait à son père.

« Qu’est-ce qui t’arrive, fille ? »

« Que sais-je, papa, quelque chose scintille devant le hangar...

« Quelle importance que ça scintille... ?

« Que sais-je. Pourvu que ça ne soit pas le diable... »

« Tant pis si c'est lui... », – lui dit Matzia. Cependant Eve sentait que papa le faisait exprès. Dans les ténèbres son intonation l'indiquait : Matzia avait le sourire aux lèvres.

« Et s'il pose un mauvais œil sur nos vaches et nos moutons, est-ce que ça te fera toujours sourire ?! »

« N'aie pas peur, ma fille, comme Saint Georges nous protège, le diable n'y pourra rien. Il va sautiller, mettra ses pieds en l'air, bouclera la queue des chevaux et fichera le camp en trotinant. Celui qu'il faut craindre, c'est le méchant homme, et le diable n'a rien à y voir ».

Le grand logis des bergers, où le feu brûlait au milieu et préparait le dîner, était entouré d'arbres ronds et ébréchés, couverts de lattes. Tandis que Matzia, en tant que maître des moutons et chef des bergers et, surtout, maître de la fillette, avait planté non loin de là une belle solide cabane, avec un plancher couvert de planches plates et de schiste. La cabane était divisée en deux, avec une chambre à coucher d'un côté et, de l'autre, un espace plus spacieux, où on rangeait des choses et qu'on utilisait comme entrepôt. Là étaient rangés les selles et ornements de chevaux, des rouleaux de lainage, des outres, des besaces, des pots d'huile et de beurre et d'autres objets de famille.